



*ASSOCIATION*  
*des*  
*RÉSERVISTES*  
*du*  
*CHIFFRE*

Document interne à l'Association réservé aux adhérents

*Nouvelle série*  
*N° 17 - 1989*

## **Captation des messages de l'Ambassade de France à Londres**

1960 - 1963 (Spycatcher de Peter Wright)

**P**eter Wright a appartenu au M.I.5 (la D.S.T. britannique) pendant la guerre puis pendant une trentaine d'années entre 1950 et 1980. Il a récemment publié ses mémoires à Londres sous le titre *Spycatcher*, qu'on peut traduire par « chasseur d'espions ».

Il participa très activement au cours des années d'après-guerre à la recherche des « taupes » communistes infiltrées dans les services de sécurité britanniques de 1930 à 1944, à l'occasion de leur développement et de la lutte contre l'Allemagne nazie. Leur existence, mais non leur identité fut révélée par des agents du K.G.B., passés à l'Ouest et certains décryptements. Tel fut le cas notamment de Philby, Mac-Lean, Burgess qui s'enfuirent avant d'être arrêtés, de Blount, qui, lui, fut arrêté et jugé, mais aussi d'un cinquième dont l'identité est probable, mais ne put jamais être prouvée.

Cette recherche constitue l'essentiel de son livre, mais d'autres informations sont encore plus intéressantes pour les chiffreurs. P. Wright était aussi le conseiller et réalisateur scientifique et technique du M.I.5 ; il décrit divers procédés de surveillance et

d'interception des communications et les résultats obtenus. En liaison avec le M.I.6 (l'analogue du S.D.E.C.E. et de la C.I.A.) et le G.C.H.Q. (service du chiffre défensif et offensif) le M.I.5 mit au point des moyens de captation des messages télégraphiques et radioélectriques et de recueil d'informations sur le chiffre. Après des succès sur diverses ambassades, les services britanniques s'attaquèrent en 1960 à l'ambassade de France à Londres.

Le moyen utilisé, avec l'aide bénévole des P.T.T. britanniques (Général Post Office, G.P.O., devenu maintenant British Telecom), était de capturer les signaux émis par les appareils de transmission et de chiffrement pour en extraire toutes informations utiles. Le G.P.O. mettait un appareil téléphonique (dont l'emplacement dans ou auprès des locaux du chiffre était connu) en dérangement, ce qui permettait une visite conjointe pour reconnaître les lieux et modifier selon les besoins l'appareil téléphonique « en panne ». Puis le circuit était pris dans une chambre de coupure proche et une dérivation créée, avec les filtres et amplificateurs nécessaires pour conduire les signaux vers un poste d'analyse et d'enregistrement proche, sans modifier les

caractéristiques normales du circuit.

La visite de l'ambassade de France montra qu'il n'y avait dans la pièce du téléphone qu'un téléimprimeur et que la machine de chiffrement était dans une autre pièce, séparée de la première par un couloir. L'ambassade utilisait, dit P. Wright, deux systèmes de chiffrement, l'un faible pour les messages ordinaires, vraisemblablement un code surchiffré que savait décrypter le G.C.H.Q, l'autre fort, sans doute une translation chiffrente à bandes aléatoires, qui résistait au G.C.H.Q.

Les messages étaient apportés chiffrés au téléimprimeur, les bandes chiffrentes étant préparées dans la seconde pièce. L'interception des signaux portés par la ligne téléphonique permet facilement la reconstitution des messages transmis ou reçus par le téléimprimeur, mais les Anglais trouvèrent aussi d'autres signaux, distincts des premiers, plus faibles mais aisément analysables et correspondant à du clair. C'étaient les textes clairs des messages chiffrés ou déchiffrés par la translation chiffrente associée à un téléimprimeur. P. Wright suppose que ces signaux, rayonnés par la translation chiffrente étaient relayés par les tuyaux du chauffage central vers la ligne téléphonique.

Ainsi, les Anglais purent disposer pendant 3 ans des messages les plus secrets émis ou reçus par l'ambassade de France. C'était l'époque du refus français de

l'admission conditionnelle de la Grande-Bretagne dans le Marché commun, de la fin de notre présence en Algérie, du développement naissant de notre force nucléaire, enfin du retrait de la France de l'Organisation militaire intégrée de l'Atlantique Nord.

P. Wright note que les gouvernants anglais furent très heureux de ces informations, quoique le général de Gaulle n'ait nullement fait mystère de ses intentions et décisions, et que conformément aux accords anglo-américains sur le renseignement, les Américains reçurent communication de ce qui pouvait les intéresser.

Sur le plan technique, il est vraisemblable que la translation chiffrente utilisée à Londres provenait de la firme Crypto-Zug et était associée à un téléimprimeur Siemens. Certains services commençaient seulement alors à se préoccuper des rayonnements compromettants. Si ces interceptions ne durèrent que jusqu'en 1963, c'est sans doute, mais P. Wright ne le dit pas, parce que les Affaires étrangères prirent alors les dispositions techniques voulues pour éviter de telles compromissions.

L. Ribadeau Dumas.